

A N J A N A   A P P A C H A N A

# MES SEULS DIEUX

*Nouvelles*

*Traduit de l'anglais (Inde)*

*par Alain Porte*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA  
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE  
ET D'UN LOUIS »  
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA  
122, boulevard Haussmann  
Paris VIII<sup>e</sup>

Ouvrage publié avec le concours  
du Conseil régional de Basse-Normandie  
et du Centre régional des Lettres de Basse-Normandie.

Titre original : *Incantations and Other Stories*

© Anjana Appachana.

© Zulma, 2010, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
et être régulièrement informé de nos parutions,  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*Bahu*

Ce jour-là c'était le premier film que l'on voyait depuis des mois. Nous n'avions plus jamais de temps pour ces choses-là. J'avais (bêtement) imaginé que mon mari et moi nous irions seuls tous les deux, mais la famille au grand complet décida qu'elle voulait nous accompagner. Si bien qu'à la fin nous étions sept : mes beaux-parents, ma belle-sœur, mon beau-frère, leur fils âgé de huit ans, mon mari et moi. Cela faisait un an que nous n'étions pas sortis juste nous deux.

Le film était épouvantable. Je serais partie s'il n'y avait pas eu les membres de la famille rivés à leurs fauteuils, les femmes pleurant à chaudes larmes aux malheurs de l'héroïne. L'héroïne, effacée et pleine d'abnégation, était belle, aimée de tous. Belle-fille et épouse aimante, elle gère sa maison et sa belle-famille avec douceur et efficacité. Entre ses tâches domestiques, elle et son mari folâtraient dans le parc voisin, chantent des chansons d'amour, dévalent des collines aux flancs sinueux, et se poursuivent parmi des fleurs éblouissantes et des flamboyants. Mais le méchant convoite l'héroïne. Son mari et sa belle-famille, imaginant à tort qu'elle a une liaison

avec lui, la chassent de la maison. Elle se jette à leurs pieds, en vain. Enceinte mais pleine de mansuétude, elle erre dans les rues de la ville, et finit par donner le jour à un bébé. C'est un garçon, dit l'infirmière. Je le savais, réplique-t-elle, j'ai toujours voulu un fils. Elle retourne avec l'enfant dans sa belle-famille qui, entre-temps, a découvert son innocence. Une fois encore, elle se jette à leurs pieds et implore leur pardon pour tout le mal qu'elle a pu commettre. Cette fois-ci elle est pardonnée. Tu es ma *Sita*\*, dit son mari très ému. Même le Seigneur *Rama* a abandonné sa femme enceinte dans la forêt.

À ce moment-là j'ai dit à mon mari que j'allais les attendre à l'extérieur de la salle. Je sortis dans une nuit à la chaleur suffocante. Les pluies n'étaient pas encore arrivées. La mousson avait deux semaines de retard et si elle ne survenait pas bientôt, on prédisait une terrible sécheresse. J'étais trempée de sueur. Combien de temps encore cela allait-il durer ? Je songeais aux mois de mousson passés à la maison (ma maison, la maison de mes parents) assise dans la véranda avec Ma et Pa, à regarder la pluie, Ma me racontant de très anciennes histoires de nuages lourds de pluie qui jouaient les messagers entre un amoureux et sa bien-aimée, Pa absorbé dans la contemplation des lointains. Depuis

\* Les termes en italique ainsi que la plupart des références de civilisation sont expliqués dans un glossaire en fin de volume.

combien de temps avais-je quitté la maison ? Un an. Et mes parents n'étaient qu'à une quinzaine d'heures de train. Mais la domestique de ma belle-famille s'était enfuie voilà six mois et il n'était pas question que je puisse rentrer chez moi avant qu'on en ait trouvé une autre. Et quand (simple hypothèse) nous en trouverions une autre, il est plus que probable que le bureau ne m'accorderait pas de congé. Je parcourus lentement le parc de stationnement. Il me sembla qu'il y avait une éternité que je n'avais parlé à personne, ou que personne ne m'avait adressé la parole. Je me sentis submergée par le mal du pays. Nos parents nous donnent un amour si total, si inconditionnel. Pourquoi sentons-nous qu'il ne nous fera jamais défaut ? Je sais qu'il est toujours là. J'entrepris de revenir sur mes pas. Le film serait bientôt terminé. Je perçus derrière moi un mouvement, un homme entre deux âges me frôla, me palpant la cuisse tout en marmonnant une cochonnerie. Pour la première fois dans ma vie mes réflexes répondirent. Je courus après lui, avec mon sari et le reste, et lui administrai un grand coup de sac, et me ruai à toute vitesse dans le cinéma. J'étais à l'intérieur, haletante. Il ne m'avait pas suivie, Dieu merci. Jamais auparavant je n'avais fait une telle chose, dans les innombrables situations où tant d'hommes répugnants m'avaient tripotée. Soit j'avais peur de ce qu'ils feraient si je réagissais, soit mes réflexes ne fonctionnaient tout

simplement pas. Ils s'imaginent que c'est leur prérogative. Quelle ville malade. Il y a tant de cruauté et de frustrations sous le vernis des apparences distinguées. Pourquoi font-ils ça ? Je n'aurais aucun plaisir à palper les cuisses d'un étranger dans la rue ou dans un bus. Les transports en commun à Delhi sont un cauchemar. Personne ne réagit, souvent les passagers ou les passants ne font qu'observer et rigoler. Ou alors ils regardent ailleurs. Quand je rentre à la maison et que je pleure, il y a des gens pour dire, tu es trop sensible, les autres filles s'en remettent. Oui, elles s'en remettent, on s'en remet toutes.

Ils sortirent du cinéma, et ma belle-mère dit, il y a quelqu'un, ici, qui n'aime que les films intellectuels, les émotions simples n'ont pas d'intérêt pour elle. Tout le monde se mit à rire. Je souris, moi aussi. J'ai dit, quelles émotions simples, *Ammaji* ? Elle a été victime d'un abus, elle n'aurait pas dû revenir. Ma belle-mère répondit, vraiment ? Mais remarque, elle n'est pas comme toi. C'est une fille simple. Elle faisait son devoir. Mon mari me lança un regard de mise en garde. Nous revenions vers la voiture. J'ai ignoré mon mari. *Ammaji*, ai-je dit en riant, est-ce que je ne fais pas mon devoir ? Avec un sourire contraint, elle m'a dit, pose-toi la question. Es-tu jamais à la maison ? Mon mari me pinça le bras. Nous étions dans la voiture. J'ai dit, je ne suis pas tout le temps à la maison parce que j'ai un

emploi, *Ammaji*. Elle répliqua, c'est ton choix. Personne ne t'a forcée à avoir un emploi. Il y eut un silence de mort dans la voiture. Mon beau-frère poussa un gloussement nerveux. J'attendis que l'élanement dans mes oreilles s'apaise, ensuite j'ai dit, *Ammaji*, est-ce que je ne fais pas toujours tout le travail dans la maison ? Elle répondit, c'est ton devoir.

Il y eut un silence plus long, puis elle dit, il n'est pas nécessaire de me répondre de cette façon. Parfois je me demande pour qui tu te prends. Estime-toi heureuse de t'être mariée dans cette famille. Combien de familles de notre caste ne prennent pas de dot ? Nous n'avons pas demandé un centime à tes parents. Notre fils avait plein de propositions émanant de familles de notre communauté. Cependant nous t'avons accueillie à bras ouverts. Et regarde-toi un peu. Tu n'as aucun égard pour nos sentiments, tu fais exactement ce que tu veux. Combien de belles-filles portent un pantalon devant leur belle-famille ? Elles se couvrent au contraire la tête devant leurs aînés. Nous ne t'avons pas empêchée de travailler. Tu dépenses ton salaire exactement comme tu le souhaites. Les autres belles-filles qui travaillent donnent la totalité de leur salaire à leur belle-mère. T'avons-nous jamais interdit d'aller voir tes parents un mois d'affilée ? Nous t'avons même permis d'appeler notre fils par son nom en notre présence. Tout cela parce que



nous sommes libéraux, éclairés. Nous t'avons accordé toutes ces concessions. Et cependant tu affiches partout une figure de six pieds de long en donnant aux gens l'impression qu'on te bat, qu'on te maltraite.

Et tu continues, gémit mon beau-père.

Voilà qu'au bout de deux ans les choses venaient au grand jour. J'avais toujours su les sentiments qu'elle avait à mon égard. Chaque jour, pendant deux ans, j'avais écouté ses insinuations. Elle avait enfin parlé.

Je tremblais. *Ammaji*, ai-je dit, je n'ai pas vu mes parents depuis un an. Votre propre fille est avec vous depuis deux mois. Seulement, ce n'était pas ce que j'avais l'intention de dire. J'avais l'intention d'en dire plus. J'avais l'intention de tout dire.

Assez, dit-elle. Je ne veux pas en entendre davantage. *Ammaji*, ai-je dit avec désespoir (Ô Dieu ! S'il te plaît, qu'elle comprenne !), je pourrais vraiment faire ce qu'il faut si l'on m'aidait un peu dans la maison.

Il y eut dans la voiture un silence glacial.

Eh bien, dit ma belle-mère, tout ça pour en arriver là. La prochaine fois, tu vas demander à mon pauvre fils de t'aider à la cuisine alors qu'il rentre fatigué du bureau.

Toujours tremblante, je regardai par la portière. Je percevais la colère de Siddharth devant mon comportement inattendu. Il fallait que je lui parle.

Il le fallait. Il m'était impossible de parler avec elle. Mais quand ?

Le repas se passa en silence, sauf pour mon beau-père qui vanta à haute voix ma cuisine et me pressa de préparer un curry de poulet pour le week-end. Ma belle-mère émit un grognement sceptique.

Quand arrivait le moment de laver les assiettes et nettoyer la cuisine, il était largement minuit passé. Je gagnai notre chambre pour trouver que le neveu de mon mari s'était endormi sur le sofa près de notre lit. Il aime tellement son oncle, disait ma belle-sœur chaque fois que cela se produisait. Mon mari, lui aussi, était endormi. Comme, de fait, l'était toute la maisonnée. Je ne pourrais pas avoir d'explication cette nuit. Ni aucune autre nuit si les choses continuaient ainsi, et elles continueraient ainsi aussi longtemps que notre vie durerait, et nous allions vivre ainsi pour les siècles des siècles.

J'ouvris la porte d'entrée et pénétrai dans la véranda. Enfin seule. Le ciel était gris et sans étoiles, tout était tranquille et brûlant. J'entendais le gardien faire ses rondes nocturnes, au loin un chien aboya. Je m'assis sur les marches et me mis à pleurer. J'étais lasse de programmer le moment de mes larmes.

Les livres parlent de l'instant de la révélation, la soudaine et absolue prise de conscience de son propre malaise. En réalité ça ne se produit pas comme ça. Il n'y a pas d'instant unique. Chaque

fois que vous cédez, vous vous persuadez que l'adaptation est indispensable au mariage. Inutile de contrarier les gens quand vous vivez avec eux. Il n'y aura pas de prochaine fois. Mais si, il y en a une. Vous cédez encore, et encore, et encore. Puis arrive un moment où ce n'est plus une affaire anodine. Mais, toujours submergée par la culpabilité, toujours résolue à faire plaisir, vous succombez encore. Insensiblement, mais irrévocablement, vous glissez dans le genre de vie qui est l'opposé total et affreux de tout ce en quoi vous croyez. Le genre de vie dont vous parliez avant le mariage (un temps de bonheur parfait en principe) en disant, jamais je n'accepterais une telle chose. Plutôt partir.

Maintenant cette situation est la vôtre. Vous n'êtes pas partie.

Vivrez-vous toujours comme ça ?